

L'historiographie du Québec rural et la problématique nord-américaine avant la Révolution tranquille

Étude d'un refus

Gérard Bouchard

Volume 44, Number 2, Fall 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304879ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304879ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bouchard, G. (1990). L'historiographie du Québec rural et la problématique nord-américaine avant la Révolution tranquille : étude d'un refus. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 44(2), 199–222.
<https://doi.org/10.7202/304879ar>

Article abstract

This paper discusses major characteristics of francophone historiography on rural Quebec up to the so called Quiet Revolution. According to the author's thesis, this historiography was very little permeated by the scientific trends and "problématiques" that prevailed in English Canada and United States. Mirroring the social and political aspirations of the conservative elites, it has provided scientific ground to a double postulate assuming that the Quebec society was internally *homogeneous* and basically *different* from its neighbours. Concurrently, the French Canadian identity was defined in terms of continuity with the mother country and faithfulness to its traditions rather than breaking off and starting from scratch on the new land. Such premises have generated rather paradoxical scientific analyses which, to a large extent, consisted in transferring to a young society still in the process of formation paradigms and models that were primarily developed with reference to very old, overpopulated countries experiencing major disequilibrium problems.

The paper signals some misunderstandings, contradictions and deadlocks which resulted from this. It also suggests that wider and deeper interaction with historians of the new continent — mainly American — might have led to debates and interpretations much more in keeping with the actual experience of most of the Quebecers in their north american environment.

L'HISTORIOGRAPHIE DU QUÉBEC RURAL ET LA PROBLÉMATIQUE NORD-AMÉRICAINE AVANT LA RÉVOLUTION TRANQUILLE. ÉTUDE D'UN REFUS

GÉRARD BOUCHARD
Centre interuniversitaire SOREP
Université du Québec à Chicoutimi

RÉSUMÉ

Cet article propose une réflexion sur les orientations de l'historiographie du Québec rural jusqu'à la Révolution tranquille. Selon la thèse présentée, cette historiographie s'est montrée relativement fermée aux influences et aux problématiques canadiennes-anglaises et américaines. Reflétant les aspirations des élites nationalistes conservatrices, elle a accredité un double postulat donnant la société québécoise comme étant a priori homogène en elle-même et fondamentalement différente de ses voisines. Parallèlement, l'identité canadienne-française était définie en termes de continuité avec la France et de fidélité à ses traditions, plutôt qu'en termes de rupture et de recommencement dans un nouvel environnement.

Ces prémisses allaient engendrer des pratiques scientifiques assez paradoxales qui transposaient à la jeune société en voie de formation des problématiques et des démarches élaborées en référence à de vieux habitats encombrés, menacés d'éclatement. L'article signale certains malentendus, contradictions et impasses méthodologiques qui en ont résulté. Il suggère aussi qu'une plus grande osmose avec l'historiographie du nouveau continent — américaine surtout — aurait permis de formuler des questions et de construire des représentations collectives plus en accord avec les conditions et genres de vie des classes populaires, en l'occurrence la grande majorité des Québécois.

ABSTRACT

This paper discusses major characteristics of francophone historiography on rural Quebec up to the so called Quiet Revolution. According to the author's thesis, this historiography was very little permeated by the scientific trends and «problématiques» that prevailed in English Canada and United States. Mirroring the social and political aspirations of the conservative elites, it has provided scientific ground to a double postulate assuming that the Quebec society was internally homogeneous and basically different from its neighbours. Concurrently, the French Canadian identity was defined in terms of continuity with the mother country and faithfulness to its traditions rather than breaking off and starting from scratch on the new land. Such premises have generated rather paradoxical scientific analyses which, to a large extent, consisted in transferring to a young society still in the process of formation paradigms and models that were primarily developed with reference to very old, overpopulated countries experiencing major disequilibrium problems.

The paper signals some misunderstandings, contradictions and deadlocks which resulted from this. It also suggests that wider and deeper interaction with historians of the new continent — mainly American — might have led to debates and interpretations much more in keeping with the actual experience of most of the Quebecers in their north american environment.

[199]

1 - UN PARADOXE DE L'HISTORIOGRAPHIE QUÉBÉCOISE¹

Du point de vue théorique et méthodologique, l'évolution de l'historiographie québécoise² pose un double problème. D'un côté on note que, jusqu'à une période relativement récente, elle a fait une très large place aux influences européennes et surtout françaises, ce qui s'est exprimé à diverses périodes par l'emprunt de concepts, de modèles et de problématiques. Par ailleurs, on la voit très peu ouverte aux comparaisons et aux influences nord-américaines. On peut s'en étonner. En effet, le Québec fait partie des jeunes sociétés qui se sont constituées à partir du XVII^e siècle au gré d'importants transferts de populations en direction du Nouveau-Monde. Son développement a été assuré en mettant à profit les espaces non exploités dans la vallée du Saint-Laurent et ses arrières-pays³. Il est certain que ces conditions ont favorisé une évolution collective qui a donné lieu à de nombreuses discontinuités par rapport au modèle initial, représenté par la société-mère française. En cela, le passé du Québec reproduit dans ses grandes lignes le cas bien connu de plusieurs régions de l'Amérique du Nord, de l'Afrique du Sud, de l'Australie, de divers pays d'Amérique latine et de nombreuses régions de la Scandinavie et de l'Union Soviétique. Le paradoxe naît du fait que, jusqu'à une période très récente, cette donnée fondamentale — transferts migratoires et développement dans un espace pratiquement inoccupé — a été très peu et très mal intégré aux schémas de l'historiographie: société neuve et en expansion, le Québec a été longtemps analysé par la plupart de ses historiens à travers le prisme des vieilles sociétés européennes aux prises avec des problèmes d'encombrement et de ruptures d'équilibres. Pourquoi?

D'une manière plus précise, il faut se demander pourquoi l'historiographie québécoise s'est montrée si peu ouverte aux comparaisons avec ses voisines immédiates et pourquoi, en particulier, elle a carrément tourné le dos à la problématique de la frontière⁴. Après tout, et

¹ Les travaux qui ont conduit à cet article ont pu être réalisés grâce à l'assistance financière du Fonds FCAR (Québec) et du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (Ottawa). L'auteur a également bénéficié de commentaires critiques formulés par Anne-Marie Desdoutis, Serge Gagnon, René Hardy et Yves Roby. Il assume cependant toute la responsabilité des points de vue exprimés.

² Ce concept désigne ici toute démarche scientifique visant à rendre compte en totalité ou en partie du passé d'une société, que ce soit dans la perspective de l'histoire proprement dite, de la sociologie, de l'anthropologie, de l'ethnologie, de la géographie ou de toute autre discipline connexe.

³ À quelques reprises à propos de la Nouvelle-France, nous parlerons ici d'espaces inexploités ou de territoires neufs. Ces expressions font bien sûr référence à l'habitat associé à la population blanche. La présence amérindienne n'est pas abordée parce qu'elle n'a pas représenté de contraintes durables au peuplement.

⁴ Nous nous limitons pour l'instant à quelques références de base: F. J. Turner, «The Significance of the Frontier in American History», *American Historical Association, Annual Report for the Year 1893* (Washington, 1894): 199-227; *The Early Writings of Frederick Jackson Turner* (Madison, Wisconsin, 1938); G. R. Taylor, ed., *The Turner Thesis Concerning the Role of the Frontier in American History* (Boston, D. C. Heath and Co., 1949); R. L. Nichols, *American Frontier and Western Issues: a Historiographical Review* (New York, Greenwood, 1986), 303 p.

malgré toutes les critiques qu'on lui a à juste titre adressées, ce dernier modèle a fourni depuis près d'un siècle le cadre de discussion le plus universel et le plus accrédité pour qui voulait rendre compte d'une nouvelle dynamique de peuplement à l'échelle régionale ou nationale. Faute de lui avoir fait place au moins comme modèle de référence, on s'attendrait à ce que les historiens québécois aient élaboré des argumentations critiques, des discours de remplacement. Ce n'est pas le cas non plus. Jusqu'aux années 1970⁵, la littérature québécoise francophone sur le thème de la frontière (soit pour défendre, soit pour combattre le modèle) est inexistante. Encore une fois, pourquoi ce surprenant silence?

Le présent essai soumet quelques propositions visant à éclairer le cheminement et certaines orientations de l'historiographie du Québec rural. Dans une première partie, nous essaierons de caractériser la conjoncture socio-culturelle où s'est enracinée la démarche des sciences humaines au Québec depuis le milieu du XIXe siècle — en supposant qu'on puisse compter C.-H.-P. Gauldrée-Boilleau comme l'un de ses premiers représentants. Dans deux autres parties, nous ferons ressortir les impasses et contradictions nées de la vocation particulière assignée à ces disciplines — l'histoire en particulier — dans le contexte des luttes nationales, telles que définies par les élites socio-culturelles et politiques. La période qui sert de référence à cette discussion s'arrête à la décennie 1950-1960, soit avec la Révolution tranquille. Le cadre de l'article interdisait évidemment une revue complète de l'historiographie. Il a fallu sélectionner, à titre d'exemples, des champs de recherche et des thèmes jugés particulièrement significatifs. Il est certes possible que nos choix paraissent arbitraires à quelques lecteurs et lectrices.

Quatre remarques de méthode, d'abord. La première, pour bien marquer la portée du sujet. Nous le limitons au Québec rural, mais en fait, c'est presque tout l'espace québécois qui est ainsi visé puisque chacune de ses parties a été soumise à la dynamique du peuplement à un moment ou l'autre, entre le premier tiers du XVIIe siècle et la décennie 1930-1940. En deuxième lieu, même si elle met l'accent sur la démarche de l'historien, notre réflexion s'étend à toutes les démarches scientifiques qui ont contribué à la construction de la mémoire collective. Troisièmement, nous prenons soin de souligner que cet essai vise d'abord à identifier des styles et des orientations scientifiques afin de dégager, pour mieux les comprendre, des cheminements, des choix culturels. La perspective critique n'est ici qu'accessoire. Enfin, il est assuré que l'historiographie qui fait l'objet de notre commentaire est

⁵ En fait, jusqu'à l'article de Jean Blain, «La frontière en Nouvelle-France. Perspectives historiques nouvelles à partir d'un thème ancien», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 25,3 (décembre 1971): 397-407.

entrée en mutation avec la Révolution tranquille, et même un peu avant. Mais ce dernier point ne sera pas abordé ici.

Une dernière précaution s'impose. Cet essai ne vise en aucune façon à condamner le nationalisme comme assise de la réflexion historique. Mais il faut tenir compte ici d'un élément de diversité, à la fois dans les contenus possibles du nationalisme et dans les façons dont celui-ci peut s'articuler au travail d'interprétation du passé. Nous voulons analyser ici un cas particulier d'articulation en caractérisant la pratique scientifique qui en a découlé. C'est inutilement qu'on chercherait ici une mise en accusation idéologique.

2 - MATRICE IDENTITAIRE ET PRATIQUES CULTURELLES

Depuis le milieu du XIXe siècle au moins, les impératifs reliés à la défense et à la construction de la nation québécoise (on nous permettra cet anachronisme, s'agissant du XIXe siècle) ont pesé lourdement sur la définition des pratiques culturelles, et en particulier sur l'élaboration des démarches scientifiques. Dès le début du XIXe siècle, les élites socio-culturelles (essentiellement les membres du clergé et des professions libérales) se sont représenté l'avenir de la collectivité francophone à travers le modèle national. Nourri de références européennes, libérales ou conservatrices selon les tendances et les partis, ce modèle préconisait pour la société québécoise un programme social et culturel qui allait fournir pour longtemps des contenus à la «nationalité». Mais cette nation, dont les notables se voyaient comme les titulaires légitimes, était pour une très large part à construire⁶. L'appareil même de l'État n'était guère qu'une ébauche, tandis que la culture des classes populaires, largement ouverte aux influences continentales et nourrie de la nouvelle «territorialité»⁷, se posait comme une sorte de contre-culture qui semblait compromettre le projet national — en l'occurrence le projet des élites. On voit par là que le Québec n'était pas une société fermée sur elle-même; au contraire, celle-ci était ouverte aux deux bouts du continuum social, mais dans des directions diamétralement opposées: l'une menant vers le vieux continent,

⁶ Nous résumons ici des développements déjà présentés ailleurs sous une forme plus détaillée. Gérard Bouchard, «Une ambiguïté québécoise: les bonnes élites et le méchant peuple», *Présentation* (Société royale du Canada, 1985-1986), 29-43; «Sur les mutations de l'historiographie québécoise: les chemins de la maturité», Communication présentée dans le cadre du colloque sur *La société québécoise après trente ans de changements*, organisé par l'Institut québécois de recherche sur la culture (Québec, octobre 1990). À paraître avec les Actes du colloque.

⁷ Au sens que les géographes donnent à ce mot: un ensemble de formes sociales et culturelles élaborées dans le prolongement de l'expérience vécue, c'est-à-dire dans le réseau des relations originales instituées avec l'espace (voir en particulier Claude Raffestin, *Pour une géographie du pouvoir* (Paris, Librairies techniques, 1980), 249 p.; Claude Raffestin, Mercedes Bresso, *Travail, espace, pouvoir* (Lausanne, L'Âge d'Homme, 1979), 166 p.; Serge Courville, dir., «Rangs et villages du Québec: perspectives géohistoriques», *Cahiers de géographie du Québec*, 28, 73-74 (1984).

l'autre vers le nouveau. C'est ce dernier trait, plutôt que tout autre, qui paraît l'avoir caractérisée sur le plan socio-culturel.

Le rapport antinomique ainsi créé entre ces deux univers culturels s'est exprimé, en ce qui concerne les élites, dans la conviction que la culture nationale était à construire, qu'il s'agisse des arts, de la science, des moeurs ou de la mémoire collective. Au surplus, les éléments qui étaient déjà en place (la langue, la foi) étaient volontiers donnés comme en mauvais état. C'est dans ce contexte qu'il faut situer de nombreuses démarches, scientifiques et autres, visant à combler le vacuum culturel ou, en d'autres mots, à nourrir l'identité québécoise (ou canadienne-française). On pense ici bien sûr aux historiens, de François-Xavier Garneau à Lionel Groulx et ses successeurs⁸, aux premiers artisans d'une littérature dite nationale, aux pionniers de la peinture et de la sculpture, à ceux de la pensée et de la science. Chez la plupart, on trouve cette volonté explicite de donner corps à un patrimoine culturel et, en définitive, à une identité jugée sans consistance. À une époque très récente, on retrouve encore des signes de cette attitude: c'est Pierre Dansereau qui, se destinant d'abord à la politique, opte finalement pour une carrière dans les sciences où, selon lui, il y avait trop à faire au Québec⁹. C'est Hubert Aquin qui s'apitoie sur ce «peuple sans histoire»¹⁰. C'est encore Jean-Charles Falardeau qui s'interroge: «Existe-t-il une culture canadienne-française?»¹¹. On pourrait allonger à l'envie la liste de ces constats de carence illustrant une permanente inquiétude parmi les représentants de la culture savante. On est tenté de dire qu'ils «faisaient» de la culture un peu comme nos colons «faisaient» de la terre: les assises de la nation se construisaient ainsi par le haut et par le bas, mais, encore une fois, dans des directions largement divergentes.

Dès l'origine, la pensée scientifique québécoise fut ainsi mobilisée par les urgences de la nation. Apparaissent particulièrement symptomatiques à cet égard:

⁸ Ils sont en quelque sorte les équivalents québécois de George Bancroft aux États-Unis, de Jules Michelet en France, de Franz Palacky en Tchécoslovaquie, d'Adam Mickiewicz en Pologne, etc. On sait par ailleurs que l'historiographie canadienne-anglaise a elle aussi été très investie par des préoccupations d'ordre national; à ce sujet, voir entre autres Richard M. Saunders, «The Historian and the Nation», *Historical Papers/Communications historiques* (1967), 1-9; Ramsay Cook, «La survivance English-Canadian Style», *The Maple Leaf Forever* (Toronto, Macmillan of Canada, 1971), 141-165; Desmond Morton, «History and Nationality in Canada: Variations on an Old Theme», *Historical Papers/Communications historiques* (1979), 1-10.

⁹ «... nous avions le sentiment de faire partie d'une culture qui n'existait pas», Jean-Paul Lefebvre, dir., *Les temps changent. Une génération se raconte* (Montréal, Fides, 1988), 68-69.

¹⁰ Hubert Aquin, *Prochain épisode* (Montréal, Pierre Tisseyre, 1965), 94.

¹¹ J.-Ch. Falardeau, «Existe-t-il une culture canadienne-française, définitive ou en voie de formation?», *L'Action nationale*, 17,3 (1941): 206.

- l'oeuvre du Frère Marie-Victorin, explicitement articulée au projet national, notamment par la recherche des caractères naturels de la «Laurentie»¹²;
- les thèses préconisées par les premiers linguistes québécois, tel Adjuditor Rivard¹³, sur «l'unité absolue du parler canadien»;
- certains travaux de Léon Gérin¹⁴ qui, par opposition au tempérament «particulariste» des anglophones, présentait les Canadiens français comme communautaires;
- la carrière de l'économiste Esdras Minville¹⁵ dont l'objectif scientifique principal était d'assurer au Québec les conditions d'une autonomie économique nationale.

À partir de chacun de ces cas et de nombreux autres, on pourrait montrer que les intellectuels québécois ont traditionnellement défini leurs pratiques scientifiques en fonction d'objectifs et de préoccupations où les sensibilités nationales tenaient une place prioritaire. Ils ont ainsi hérité de trois traits qui ont caractérisé la pratique scientifique québécoise jusqu'au milieu du XXe siècle. C'est d'abord ce qu'on pourrait appeler une approche verticale ou continuiste du passé de leur société: il est remarquable qu'ils en aient toujours cherché la spécificité, non pas dans le fait qu'elle était une société neuve parmi d'autres dans l'espace nord-américain, mais plutôt dans sa filiation avec la vieille métropole, dans la continuité de ses racines françaises. L'échappée dans l'histoire et dans la fidélité qui lui était due remplaçait une perspective «transversale», un regard plus comparatif, plus ouvert sur l'espace nord-américain. Le deuxième trait, lié au premier, consiste dans la dépendance où se sont traditionnellement trouvées la pensée et la science québécoises par rapport à celles de la France et de l'Europe. C'est vrai de la sociologie (qu'on songe à l'influence de Le Play et de Durkheim); c'est vrai de la philosophie qui, jusqu'à une époque assez récente, n'a guère été autre chose qu'un commentaire très conformiste de doctrines européennes, surtout d'origine ecclésiastique¹⁶; c'est vrai également de la géographie humaine, qui

¹² Voir à ce propos Marcel Fournier, «Autour de la spécificité», *Possibles* 8,1 (1983): 96-97. Dans le même texte, l'auteur évoque le cas du géographe Emile Miller (1885-1922) qui aimait sa discipline «par ferveur patriotique» (p. 93 et ss.)

¹³ Adjuditor Rivard, *Études sur les parlers de France au Canada* (Québec, Garneau, 1914), 281 p.

¹⁴ Léon Gérin, «L'habitant de Saint-Justin. Contribution à la géographie sociale du Canada», J.-C. Falardeau et P. Garigue, *Léon Gérin et l'habitant de Saint-Justin* (Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1968), 49-128; *Aux sources de notre histoire* (Montréal, Fides, 1946), 274 p.

¹⁵ Esdras Minville, «La nécessité d'organiser la recherche économique», *Société Royale du Canada, Section française*, 2 (1944-1945): 17-23.

¹⁶ C. Panaccio, P.-A. Quentin, dir., *Philosophie au Québec* (Montréal, Bellarmin, 1976), 263 p.

semble n'avoir connu ses mutations décisives au Québec qu'à partir des années 1970¹⁷.

Le troisième trait consiste dans une axiomatique à deux volets. D'une part, la nation doit être représentée comme homogène. Le sentiment de sa fragilité comme de son unité essentielle enlève ainsi toute pertinence à une recherche de la diversité, des clivages et des divisions auxquelles elle pourrait faire place. D'autre part, et comme en corollaire, les mêmes raisons invitent à la représenter a priori comme fondamentalement différente de ses voisines nord-américaines. Nous pensons que ce double postulat de l'homogénéité et de la différence a, pour une très large part, circonscrit l'aire épistémologique de l'historiographie¹⁸.

Ainsi orientée ou enracinée, celle-ci a sans aucun doute exercé un indispensable rôle social et politique qu'il n'est nullement question de minimiser ici. Notre attention se porte dans une autre direction, qui conduit à s'interroger sur la façon dont cette science historique a rendu compte de la réalité empirique propre à la société québécoise. À la lumière de divers exemples, les pages qui suivent suggèrent que cette pratique scientifique a donné lieu à d'importantes impasses et contradictions, les unes liées aux emprunts, les autres reliées à ce qu'on pourrait appeler le parti pris de la différence.

3 - LE REGARD DE L'AUTRE

Quatre domaines d'analyse seront pris à témoins, d'une manière trop sommaire sans doute: ce sont a) la culture populaire, b) les régions du Québec, c) la reproduction familiale, d) le régime seigneurial et la société rurale bas-canadienne. On comprendra toutefois que dans les limites du présent essai, il a fallu aller vite à l'essentiel, en sacrifiant parfois les nuances et les précautions d'usage.

A - La culture populaire

Sont ici visées les études de folklore et d'ethno-histoire réalisées dans la tradition inaugurée par les Gagnon, Barbeau et Massicotte, et rendue particulièrement célèbre par Luc Lacourcière et ses disciples¹⁹. Cette direction d'enquêtes prenait pour objet les éléments

¹⁷ À ce sujet, voir par exemple Serge Courville, «La géographie historique à l'Université Laval. Orientations et pratiques», conférence publique à l'Université du Québec à Chicoutimi (texte disponible chez l'auteur: département de géographie, Université Laval). Et encore: d'après L.-E. Hamelin, il n'existerait pas même aujourd'hui «d'épistémologie proprement laurentienne». Louis-Edmond Hamelin, «Destin d'une géographie humaine mal aimée», G.-H. Lévesque et al., dir., *Continuités et ruptures: les sciences sociales au Québec* (Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1984), 103, 2 vol.

¹⁸ Sur ce sujet: Gérard Bouchard, «Sur les mutations de l'historiographie québécoise». Comme on s'en doute, l'axiomatique qui vient d'être évoquée trouve ses expressions les plus aiguës chez Lionel Groulx. En particulier, Lionel Groulx, *La naissance d'une race* (Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1919), 294 p.

¹⁹ Voir un bon survol de cette veine de recherche dans Luc Lacourcière, «The Present State of French Canadian Folklore Studies», *The Journal of American Folklore*, 74, 294 (oct-déc. 1961): 373-382.

coutumiers et symboliques (contes, iconographie, style architectural, etc.) donnés comme spécifiques au «peuple» canadien-français ou québécois et dont ils constituaient une composante essentielle de l'identité. On relève ici aisément ce que nous avons appelé la perspective continuiste ou verticale, de même que le double axiome de l'homogénéité et de la différence. D'une part, la recherche était commandée par le souci de placer ces objets coutumiers et symboliques dans le prolongement ou la filiation avec la culture métropolitaine en montrant qu'ils étaient le fruit d'un transfert puis d'une transmission multiséculaire. Ainsi, par son existence même et par sa survie, l'objet ethnographique témoignait de l'identité qu'il actualisait en quelque sorte, et l'opération scientifique qui consistait simplement à le mettre au jour, à le reconnaître, à le fixer, y acquérait une pertinence suffisante. D'autre part, cette recherche manifestait peu de souci pour les segmentations diverses (économiques, sociales, spatiales...) qui pouvaient s'introduire dans la dynamique de la transmission culturelle et en fractionner le cours: l'espèce de substrat uniforme que constituait le «peuple» fournissait ici un alibi robuste.

Ce qu'il importe de faire ressortir dans la perspective de cet article, c'est le peu d'attention que cette démarche accordait aux ruptures, aux redéfinitions, à la production de nouvelles formes culturelles. En inversant l'angle d'approche, on voit bien en effet que le phénomène des transferts entre la France et la Nouvelle-France aurait pu ouvrir la porte à l'observation d'une bifurcation radicale de la dynamique culturelle, laquelle serait devenue l'objet principal de l'analyse. Ainsi, nous savons bien aujourd'hui — et nous aimons du reste à le penser de plus en plus — que les Québécois sont différents des Français, qu'une marge considérable même les sépare. L'histoire de cette marge, en termes de discontinuités et de désaffiliations, vient tout juste d'être amorcée. Mais cette enquête suppose une approche qu'interdisait l'ancien paradigme nationaliste, trop exclusivement voué à la mise en valeur des continuités.

En regard de cette première orientation, il convient de relever un autre trait, plutôt paradoxal, de cette recherche ethnographique au Québec. Celle-ci a inspiré également, comme on sait, des études locales réalisées sur le modèle de Van Gennep en France, en vertu du postulat implicite voulant que chaque région, sinon chaque paroisse exprimait son propre folklore. C'était ici faire peu de cas de certaines caractéristiques essentielles de l'habitat québécois. Si l'on fait exception en effet des plus vieilles paroisses de la vallée du Saint-Laurent créées aux XVII^e et XVIII^e siècles, le peuplement est un phénomène relativement récent dans la plupart des régions. Il ne paraît donc guère approprié d'appréhender d'emblée ces cultures comme si elles recevaient des permanences mûries dans une très longue durée. Une telle

perspective, conçue en référence aux très vieilles populations européennes, convenait mal aux tissus culturels éclectiques et fragiles élaborés dans la dynamique toute récente de la colonisation. Mais ce faisant, on donnait de la consistance et des ancrages à la culture populaire, tout comme, à l'autre bout du continuum et dans le même esprit, on créait de la culture savante.

Ainsi, s'agissant de l'identité québécoise et de la culture populaire, on passait peut-être à côté de ce qui aujourd'hui semble être le phénomène essentiel, à savoir le processus de leur formation et de leur différenciation au coeur d'une dynamique collective originale qui se déployait dans un espace neuf.

B - Le découpage régional

Les importants travaux de Raoul Blanchard sur l'histoire et la géographie des régions du Québec offrent un deuxième exemple des difficultés méthodologiques reliées à la transposition trop littérale d'une démarche scientifique conçue pour l'analyse de vieux terroirs pleins²⁰. Le géographe français appartenait à la grande tradition scientifique inaugurée vers la fin du XIXe siècle par Vidal de La Blache. Avec Jules Sion, Albert Demangeon, Emmanuel de Martonne, Lucien Gallois, Jean Brunhes et quelques autres, il a été formé à une école qui s'est signalée par une très grande sensibilité aux paysages humains et à leur diversité. Ce courant réagissait ainsi aux excès du rationalisme positiviste dont le modèle, porté par les succès spectaculaires des sciences naturelles, menaçait aussi d'envahir les sciences humaines en France²¹. Les monographies réalisées dans cet esprit²² ont toutes en commun le souci de marquer les spécificités de chaque espace régional (ou de chaque «pays»), de montrer les cohérences et les convergences qu'elles tissaient entre le paysage physique, le régime agricole, l'habitat, le genre de vie, la culture. Enfin, puisque ces structures profondes étaient de toute évidence le fruit d'une très vieille évolution, l'enquête historique et même archéologique devenait l'un des principaux outils du géographe. En somme, l'entité régionale était unique et elle exprimait la synthèse d'agencements très complexes résultant d'une très longue durée.

²⁰ Sur l'ensemble de l'oeuvre de Blanchard, renvoyons à l'excellent numéro que les *Cahiers de géographie du Québec* lui ont consacré (Vol. 30, no 80, sept. 1986). En plus de la lecture de l'oeuvre elle-même, cette partie de notre article doit aussi beaucoup à des échanges avec les géographes Louis-Edmond Hamelin et Marcel Bélanger.

²¹ Pour ce qui concerne en particulier la géographie, cette évolution a été reconstituée en détail par L. Febvre, *La terre et l'évolution humaine. Introduction géographique à l'histoire* (Paris, Éditions Albin Michel, 1949), 475 p.

²² Voir en particulier Jules Sion, *Les Paysans de la Normandie orientale: Pays de Caux, Bray, Vexin, Normand, Vallée de la Seine* (Paris, Colin, 1909), 554 p.; Albert Demangeon, *La plaine picarde, Picardie-Artois-Cambrasis-Beauvaisis. Études sur les plaines de craie du Nord de la France* (Paris, Armand Colin, 1905), 496 p.; Roger Dion, *Le Val de Loire, étude de géographie régionale* (Tours, Arrault et Cie, 1933), 752 p.; Lucien Gallois, *Régions naturelles et noms de pays. Étude sur la région parisienne* (Paris, Colin, 1908), 356 p.

C'est en grande partie sur ce modèle que Blanchard a voulu appréhender l'espace québécois: en le découpant en «régions» et en présument que chacune de ces entités humaines affichait une identité historique. C'était en quelque sorte poser au départ ce que précisément il aurait fallu montrer: non pas les régions humaines, en tant qu'aboutissements de très vieilles sédimentations, mais la naissance même des régions; non pas la marquetterie des couleurs locales mais la dynamique toute récente de construction et de différenciation de l'espace social et culturel. Certes, Blanchard se fait aussi historien; il rappelle les péripéties de l'ouverture des régions et reconstitue les étapes de leur peuplement. Mais lorsqu'il aborde l'analyse structurelle et veut rendre compte des caractéristiques qu'il observe, l'approche diachronique est délaissée. On relève ici une méprise tout à fait analogue à celle qui a caractérisé l'ethnologie traditionnelle: la méconnaissance d'une donnée qui aurait dû s'imposer en priorité, en l'occurrence le délestage et le re-commencement consécutifs aux transferts des XVII^e et XVIII^e siècles.

Cette méconnaissance a entraîné les principales faiblesses de l'oeuvre de Blanchard. Ce dernier s'est mépris par exemple sur la nature de la mobilité géographique qu'il observait dans les nouvelles régions et qu'il imputait à une instabilité d'origine culturelle, propre aux Canadiens français. Il s'est mépris aussi sur les caractères de l'agriculture en périphérie et ses difficultés de développement qu'il a analysées sans les intégrer vraiment au contexte de peuplement. De même, il méconnaissait la spécificité des rapports à l'espace lorsqu'il critiquait la faible intensité de l'exploitation du sol ou la faible densité du peuplement rural, qu'il proposait de doubler sinon de quadrupler²³. Enfin, jugeant trop inconsistant le contenu culturel de ces régions, c'est finalement dans leurs caractères physiques principalement que Blanchard a trouvé leurs assises. L'ensemble de cette démarche s'articulait cependant parfaitement au vieux paradigme nationaliste et plaisait en particulier aux élites socio-culturelles: c'est qu'elle donnait à la nation une profondeur régionale et imputait une partie de ses problèmes à une population rurale jugée trop peu disciplinée et paresseuse. Pourtant, conduite dans une autre perspective, l'enquête aurait pu mettre surtout en valeur a) une dynamique d'occupation du sol étendue sur trois siècles, avec ses freinages, ses bonds, ses orientations particulières, b) une stratification de l'espace québécois plus aisément perceptible à l'échelle des «macro-régions»²⁴, c) une segmentation métropoles/arrière-pays, ou axe laurentien/périphérie, d) l'émergence de formes sociales et culturelles originales.

²³ Voir notamment Raoul Blanchard, «Les excédents de population et l'agriculture de la province de Québec», *Actualité*, 24 (1948-1949): 635-641.

²⁴ On en trouvera quelques illustrations dans Gérard Bouchard, «Représentations de la population et de la société québécoise: l'apprentissage de la diversité». À paraître dans les *Cahiers québécois de démographie* (1990).

C - La reproduction familiale

Depuis la fin du Moyen Âge, les limites de l'écoumène français n'ont guère changé, si l'on excepte les fluctuations ponctuelles provoquées par les fléaux naturels et par les guerres. Dès l'époque de la Nouvelle-France, la métropole, sans être vraiment encombrée, avait atteint des niveaux d'équilibre démographique qui se traduisaient par une saturation de son espace agraire. Dans ce contexte de terroirs pleins, la reproduction familiale dans les campagnes se heurtait à chaque génération à une contradiction: sauf là où la mortalité frappait très tôt et en réduisait le nombre, les candidats à la succession étaient en principe trop nombreux; il fallait pourvoir à plusieurs établissements à partir d'un seul. Aussi bien et de longue date, la société paysanne avait mis au point des stratégies, des dispositifs pour résoudre cette difficulté. D'une façon générale, comme il était difficile d'étendre la propriété (ou l'exploitation, dans les régions de fermage et de métayage), ces stratégies visaient moins à établir un grand nombre d'enfants qu'à les exclure d'une façon ou d'une autre (le plus souvent sauf un) de la succession foncière. L'étau malthusien a ainsi favorisé l'adoption de vieux arrangements très complexes et très variés au sein desquels E. Le Roy Ladurie, à la suite de J. Yver, a reconnu trois grands types assortis de nombreuses variantes²⁵.

Très tôt, l'historiographie québécoise a fait écho à cette problématique de la reproduction familiale en terroirs pleins. Dès le milieu du XIXe siècle, C.-H.-P. Gauldrée-Boilleau²⁶, s'inspirant des travaux de Frédéric Le Play²⁷, cherchait à décrire à Saint-Irénée (Charlevoix) une réplique québécoise de la célèbre «famille-souche», symbole européen d'enracinement et de stabilité. C'est dans le même esprit que, dans les années 1880, Léon Gérin effectuait ses travaux sur la paroisse de Saint-Justin, à l'ouest de Trois-Rivières. Ces derniers s'inscrivaient directement aussi dans la tradition de Le Play et de ses disciples notamment Henri de Tourville et Edmond Demolins, dont Gérin avait été l'étudiant. En somme, on recherchait dans un espace neuf et en pleine expansion des signes de maturité et d'équilibre, et les stratégies qui étaient associées. Ajoutons à cela que la tradition scientifique inaugurée par Le Play traduisait essentiellement un souci de stabilité et de cohésion collective dans une société où l'ampleur des bouleversements sociaux mettait en péril les plus vieilles traditions campagnardes.

²⁵ Emmanuel Le Roy Ladurie, «Structures familiales et coutumes d'héritage en France au XVIe siècle. Système de la coutume», *Annales ESC*, 27,4 (1972): 825-846; Jean Yver, *Égalité entre héritiers et exclusion des enfants dotés: essai de géographie coutumière* (Paris, Sirey, 1966), 310 p.

²⁶ C.-H.-P. Gauldrée-Boilleau, «Paysan de Saint-Irénée de Charlevoix en 1861 et 1862», Pierre Savard, dir., *Paysans et ouvriers québécois d'autrefois* (Québec, Presses de l'Université Laval, 1968), 19-76.

²⁷ Frédéric Le Play, *L'organisation de la famille, selon le vrai modèle signalé par l'histoire de toutes les races et de tous les temps* (Tours, Mame, 1871).

On mesure à quel point cette démarche était inappropriée au contexte rural québécois du XIXe siècle. La preuve en a du reste été faite d'une manière éclatante à deux reprises au moins. En ce qui concerne d'abord la monographie de Léon Gérin sur Saint-Justin, à plusieurs décennies d'intervalle, P. Garigue²⁸ a voulu s'assurer de ce qui était advenu de la famille Casaubon, donnée comme modèle par Gérin. Il a ainsi été amené à observer qu'en 1955, sur 174 exploitations constituées dans la paroisse à la période des défrichements, huit seulement se trouvaient encore entre les mains des descendants. Un sort identique a été réservé au travail de Gauldrée-Boilleau sur Saint-Irénée. Dans ce cas, c'est Gérin lui-même qui, en 1920, s'est rendu dans Charlevoix pour s'enquérir des descendants de la famille Gauthier, objet de la monographie. De la même façon, il put constater que cette famille avait depuis longtemps émigré au Saguenay, ne laissant pas de descendant à Saint-Irénée²⁹. Ainsi, dans les deux cas, parti à la recherche de la stabilité symbolisée par la famille-souche, on a trouvé des pratiques de reproduction très flexibles qui s'exprimaient dans une grande mobilité.

À la lumière de ce genre d'expériences et dans le cours de nos propres travaux, nous avons été conduit à proposer un nouveau modèle pour l'étude de la reproduction familiale au Québec. Ce modèle tente en particulier d'intégrer la dynamique spatiale et migratoire dans les stratégies familiales de transmission. Il fait aussi ressortir l'orientation de ces stratégies, qui, dans un contexte de peuplement, visaient moins à exclure qu'à établir le plus d'enfants possible. En cela et sur plusieurs autres points, il se démarque radicalement du modèle européen des terroirs pleins³⁰.

D- Le régime seigneurial et la société rurale coloniale

Le dernier exemple se rapporte à l'étude du système seigneurial et de la société rurale coloniale au XVIIIe siècle, et peut-être un peu au-delà. Plus que tout autre peut-être, ce domaine de recherche atteste l'emprise de la perspective métropolitaine ou européenne, par opposition à ce que nous appelons ici une perspective continentale ou locale. Dans la première perspective, la société rurale est analysée en tant que fragment détaché de la société française, dont elle reproduit en les adaptant les institutions et les structures essentielles. Une attention privilégiée est alors accordée au régime seigneurial comme cadre et com-

²⁸ Philippe Garigue, «Saint-Justin. Une réévaluation de l'organisation communautaire», J.-C. Falardeau et P. Garigue, dir., *Léon Gérin et l'habitant de Saint-Justin*, 129-146.

²⁹ Tout cela a été relaté par l'auteur lui-même. Voir L. Gérin, *Le type économique et social des Canadiens. Milieux agricoles de traditions françaises* (Montréal, Fides, 1948), 221 p.

³⁰ Bien sûr, à mesure que le terroir québécois se remplit et atteint lui aussi ses seuils de saturation, le modèle «européen» retrouve peu à peu ses droits. Voir à ce propos Gérard Bouchard, «Les systèmes de transmissions des avoirs familiaux et le cycle de la société rurale au Québec, du XVIIIe au XXe siècle», *Histoire sociale/Social History*, 16,31 (mai/may 1983): 35-60; «Sur la reproduction familiale en milieu rural: systèmes ouverts et systèmes clos», *Recherches sociographiques*, 28,2-3 (1987): 229-251.

me rapport social déterminant, aux hiérarchies qu'il engendre et aux déterminations diverses qu'il inscrit dans la vie des paysans, dans le mode de production, dans les institutions paroissiales, dans les formes d'aménagement de l'espace, etc. Par ailleurs, la répartition et l'exercice des pouvoirs découlant du lien colonial sont également donnés comme des paramètres privilégiés de la vie sociale. Dans la perspective opposée qui est celle de la «territorialité» ou de la dynamique locale, l'accent est mis au contraire sur les structures et les modes de vie qui se construisent «par le bas»: dans les relations qui se tissent avec l'espace, dans les activités quotidiennes du travail, dans les rapports divers institués entre les personnes à l'échelle de la paroisse et de la région, dans les modalités de la reproduction familiale, dans la culture qui s'élabore progressivement au coeur d'une nouvelle praxis.

La première démarche est parfaitement illustrée, notamment par les défenseurs du système seigneurial comme le chanoine Groulx ou G. Frégault³¹. Sont représentatives de la deuxième démarche l'analyse de R. C. Harris³², pour qui le régime seigneurial, tout au moins pour la période de la Nouvelle-France, n'a pas déterminé les formes économiques et sociales du peuplement autant que l'avaient cru ses prédécesseurs; aussi celle de M. Trudel³³ ou de H. Miner³⁴ pour qui la seigneurie n'était pas autre chose qu'un mode de concession des terres. Il faut aussi ranger de ce côté les études minutieuses de L.-E. Hamelin³⁵ sur le rang québécois, ses diverses formes, leurs origines et leurs fonctions, où l'auteur montre que ces figures, sans être vraiment exclusives au Québec, étaient le produit d'adaptations aux contraintes locales plutôt qu'un effet des institutions implantées dans la colonie. Enfin, dans la même veine scientifique, mentionnons quelques textes de S. Courville³⁶ et d'importants projets en cours sur l'espace rural laurentien entre le XVIIe et le XIXe siècle³⁷.

³¹ Guy Frégault, *La civilisation de la Nouvelle-France (1713-1744)* (Montréal, Société des éditions Pascal, 1944), 285 p.

³² Richard Colebrook Harris, *The Seigneurial System in Early Canada. A Geographical Study* (Madison, Milwaukee, and London, The University of Wisconsin Press/Québec, Presses de l'Université Laval, 1966), 247 p.

³³ Marcel Trudel, *Le régime seigneurial* (Ottawa, Société historique du Canada, Brochure historique no 6, 1971, première édition 1956), 26 p. *Les débuts du régime seigneurial au Canada* (Montréal, Fides, 1974), 313 p.

³⁴ Horace Miner, *Saint-Denis: un village québécois* (Québec, Hurtubise HMH, 1985), 392 p. Publié d'abord en anglais en 1939 sous le titre *Saint-Denis a French Canadian Parish*.

³⁵ Louis-Edmond Hamelin, «L'habitat rural aligné au Canada, hypothèse de son origine européenne», Pierre Georges, *La géographie du Canada* (Talence, Presses universitaires de Bordeaux, 1986), 45-68; «Le rang d'habitat au Québec depuis 1840», *Recherches sociographiques*, 29,2-3 (1988): 373-396; «Rang, côte et concession au sens de «peuplement aligné» au Québec depuis le XVIIe siècle», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 42,4 (printemps 1989): 519-544.

³⁶ Parmi d'autres: Serge Courville, «Contribution à l'étude de l'origine du rang au Québec: la politique spatiale des Cent-Associés», *Cahiers de géographie du Québec*, 25,65 (1981): 197-236; «Espace, territoire et culture en Nouvelle-France: une vision géographique», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 37,3 (décembre 1983): 373-398.

³⁷ Nous nous référons aux projets menés respectivement par J. Mathieu et A. Laberge (XVIIe-XVIIIe siècles), et par J.-C. Robert, N. Séguin et S. Courville (XVIIIe-XIXe siècles). Sur tout ce qui précède, voir aussi J.-P. Wallot, «Le Régime seigneurial et son abolition au Canada», *Canadian Historical Review*, 50 (1969): 367-393.

Ce sont là quatre exemples de recherches illustrant soit les distorsions et impasses méthodologiques où peuvent conduire des emprunts insuffisamment critiqués, soit l'opposition entre une démarche qu'on pourrait qualifier d'externe et une autre qui s'emploie à reconstituer les formes collectives dans le prolongement direct de dynamiques locales. L'exercice pourrait être étendu utilement à d'autres dossiers, par exemple l'analyse des structures de la parenté suivant les voies ouvertes par Claude Lévi-Strauss et ses collaborateurs. Dans une enquête récente sur une paroisse de Charlevoix aux XIX^e et XX^e siècles, C. Collard se proposait de vérifier certaines hypothèses concernant les cycles d'alliance et les stratégies matrimoniales basées sur les terres et les dots³⁸. Les données qu'elle a recueillies l'ont finalement conduite à faire une critique «des modèles forgés pour décrire une réalité européenne»³⁹. Par ailleurs, l'historiographie de la religion québécoise s'est, elle aussi, montrée très sensible à la vie institutionnelle de l'Église romaine, aux mécanismes d'encadrement, aux rapports de pouvoir et aux idéologies venues d'Europe, accordant beaucoup moins d'attention à la place effective du culte dans la vie des croyants eux-mêmes — c'est-à-dire, en définitive, aux figures particulières de la religion québécoise.

En résumé, nous avons voulu montrer à l'aide de ces exemples que la perception continuiste, en affirmant l'étroite filiation du Québec à l'endroit de la France, faisait obstacle à l'émergence d'une problématique ou d'un paradigme original, en résonance avec la nouvelle réalité en formation.

4 - DES AIRES DE RESSEMBLANCE...

Pour les mêmes raisons, l'historiographie canadienne-française a d'emblée représenté la société québécoise comme fondamentalement différente de ses voisines. Là encore, elle faisait subir à la réalité d'importantes distorsions. En effet, lorsqu'on inverse les perspectives pour se mettre à la recherche de ressemblances au sein des populations canadiennes-anglaises et américaines, on en vient vite à remettre en question plusieurs traits familiers dont l'identité québécoise s'est traditionnellement nourrie. À partir d'une revue de la production récente, nous en proposons divers exemples se rapportant surtout au contexte américain — et plus particulièrement aux régions du nord-est. Mais il est utile de préciser d'abord les conditions de cet exercice:

— Il n'existe pas telle chose qu'une «frontière américaine». Bien au contraire, les études sur le peuplement des États-Unis révèlent une

³⁸ Chantal Collard, «Idéologie et pratique de la parenté: de la classification des parents aux stratégies familiales». À paraître (1990).

³⁹ À propos de l'étude de la mobilité géographique ou des avoirs familiaux, elle conclut: «Ici encore, les modèles européens nous laissent en panne»

extraordinaire diversité sociale, économique et culturelle. Les traits que nous présentons ici comme communs au Québec rural et aux autres régions d'Amérique du Nord ont été retenus parmi ceux qui y sont donnés comme soit assez fréquents, soit à peu près omniprésents.

- La comparaison ne prétend pas montrer que, sur chacun des points pris à témoin, une similitude parfaite existait. Elle veut plutôt dénoncer le procédé artificiel et grossier par lequel nous avons construit nos spécificités et nos différences, là où des analyses complexes et très fines auraient été nécessaires.
- Les données québécoises qui servent d'arrière-plan à la comparaison reflètent dans leurs grandes lignes des acquis récents ou anciens de l'historiographie — tout comme la subjectivité de l'auteur, il va sans dire.
- Il n'est évidemment pas possible de référer ici aux nombreuses études utilisées. L'esprit de cet article nous servira d'excuse: il s'agit moins de démontrer une proposition que d'en faire voir la cohérence et la vraisemblance, la reconstitution détaillée devant trouver place ailleurs. Précisons toutefois que la comparaison s'appuie sur des travaux d'historiens, de géographes et d'anthropologues des dix dernières années et qu'elle privilégie les XVIIIe et XIXe siècles.

A - Régime agraire et reproduction familiale

Contrairement à ce que suggèrent aujourd'hui les stéréotypes texan ou californien, et en faisant exception peut-être pour les plantations du sud, la majorité des exploitations rurales américaines jusqu'à la fin du XIXe siècle étaient de taille plutôt modeste. Ordinairement possédées par leur exploitant, elles recouraient surtout à la main-d'oeuvre familiale et faisaient place, à des degrés variables, à des éléments de pluriactivité. Des formes d'auto-subsistance y coexistaient avec de nombreuses interactions avec le marché local ou extra-régional. On y pratiquait surtout une culture extensive et l'accès à la propriété était relativement aisé, par le biais d'un système de vente publique analogue à celui qui fut institué au Québec à l'époque des cantons.

Comme au Québec aussi, le sort de la petite propriété rurale était soudé à celui de la famille. D'abord, grâce à des mariages précoces, la fécondité y était souvent très élevée. On connaît plusieurs populations où la taille des familles complètes atteignait huit enfants ou plus, aussi bien au Canada anglais qu'aux États-Unis. Ce paramètre, combiné à l'existence de grandes étendues de terre disponible, a donné lieu à un mode de reproduction familiale qui rappelle sur plusieurs points celui qui a été observé dans les régions de peuplement au Québec, en parti-

culier au Saguenay. Le propre de ce système était de mettre l'espace à profit pour y établir le plus grand nombre d'enfants, quitte à se déplacer au besoin. La mobilité géographique était donc souvent associée à ces stratégies de reproduction qui se répercutaient à la fois sur l'occupation de l'espace et sur l'accroissement démographique. Une autre caractéristique résidait dans l'absence de règles formelles fixant les dispositions à prendre en matière de succession. Le processus de transmission des avoirs familiaux était étalé sur plusieurs années et il était commandé par la nuptialité des enfants, au sein desquels il ne semblait privilégier ni les plus vieux, ni les plus jeunes.

Du point de vue strictement spatial, ce mode de reproduction familiale dessinait une sorte de cycle. À l'origine, un nouvel habitat — municipal ou régional — attirait une immigration pionnière. À la deuxième ou troisième génération, la terre devenant rare et chère, une partie de la communauté émigrerait vers les nouveaux fronts pionniers pour y établir des enfants trop nombreux, etc. Ainsi, d'un côté, ces derniers étaient la cause du déplacement vers les terres neuves, mais en même temps ils le rendaient possible en fournissant la main-d'oeuvre nécessaire aux défrichements⁴⁰.

D'autres traits, présents aussi bien sur les fronts pionniers québécois que sur les «frontières» canadiennes et américaines, découlaient de cette dynamique familiale. C'était, par exemple, l'obligation de service que les enfants se reconnaissaient souvent à l'endroit de leur famille jusqu'à l'âge adulte. C'était aussi une forme de mobilité interne à caractère familial reliée à l'occupation du sol, et une autre, à caractère individuel, reliée au travail itinérant de célibataires qui maintenaient très souvent leurs relations avec leur famille, avec laquelle ils partageaient leurs revenus.

B - Les structures sociales

Tant le régime agraire que le mode de reproduction familiale créaient un contexte favorable à ce que nous avons appelé ailleurs une dynamique communautaire⁴¹. Celle-ci est le propre de populations au sein desquelles, par suite de l'éloignement ou de tout autre facteur de marginalisation, les individus et les groupes sont objectivement placés en situation d'étroite interdépendance⁴². De nombreuses observations attestent ainsi l'emprise de solidarités de parenté et de voisinage dans

⁴⁰ Sur ce sujet et ce qui précède, voir Gérard Bouchard, «Les systèmes de transmission des avoirs familiaux...».

⁴¹ Gérard Bouchard, «La dynamique communautaire et l'évolution des sociétés rurales québécoises aux 19^e et 20^e siècles. Construction d'un modèle», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 40,1 (été 1986): 51-71.

⁴² C'est ce facteur qui donne naissance à la dynamique communautaire, laquelle, il convient de le rappeler, se caractérise non pas par l'absence de conflits mais par la manière de les gérer.

des contextes très divers de peuplement. Pourtant, il ne suffit pas d'affirmer que les pionniers américains et canadiens-anglais étaient aussi communautaires que les colons québécois. La réalité est beaucoup plus complexe. En fait, chez les uns comme chez les autres prévalait un mélange d'individualisme et de «collectivisme». Au-delà de la famille et de la communauté interdépendantes et solidaires, il existait aussi de puissants facteurs d'individualisation. La petite propriété foncière en était un; le sentiment que la réussite ou l'échec dépendait pour beaucoup de soi-même en était un autre, tout comme le caractère flexible et sommaire des cadres et des hiérarchies sociales. Mais l'action réductrice de ces derniers facteurs était tempérée par les nécessités de la survie matérielle et par de forts éléments de consensus exprimés notamment dans la vie religieuse locale⁴³.

Parmi d'autres traits sociaux qui rapprochaient tous ces fronts pionniers, mentionnons encore: a) une tendance à l'endogamie, b) le goût de s'impliquer dans la politique locale et ses conflits, d'où a résulté une forme originale de démocratie qui était en réalité la synthèse ou la traduction politique du mélange d'individualisme et de communautarisme, c) une hostilité à l'endroit de toutes les instances administratives externes qui prétendaient interférer avec les règles et les processus de la vie locale.

C - Les formes culturelles

C'est ici qu'on s'attendrait à trouver le moins de similitudes. Pourtant, sur trois plans au moins, d'importantes convergences s'établissent. En premier lieu, celui des mentalités. Il est remarquable que les traits ordinairement prêtés aux pionniers de la frontière recourent ceux que les élites socio-culturelles avaient l'habitude de signaler — le plus souvent pour les dénoncer, du reste — chez les colons canadiens-français: amour de la nature et de la liberté, esprit d'aventure, indépendance de caractère, irrespect des autorités et des hiérarchies, goût des discussions et des assemblées publiques, rudesse de manières. En deuxième lieu, un domaine qu'on aurait pu croire réservé aux Québécois: celui de la religion. Contrairement encore une fois à ce qu'ont enseigné l'historiographie traditionnelle et le discours des élites en général, l'attachement profond à la religion et son articulation très étroite à la vie sociale n'étaient pas exclusifs à la société rurale québécoise. Il serait facile ici de multiplier les exemples, qu'il s'agisse du Méthodisme et de la United Church au Canada, du Puritanisme (ex.: la mission sacrée du peuple élu) et du «Revivalism» aux États-Unis: on trouve

⁴³ Faut-il préciser que d'une région, sinon d'une communauté à l'autre, tous ces facteurs se combinaient de manières très diverses en fonction du contexte économique (mines, industrie, agriculture...) et culturel (religions, ethnies, etc.) À la limite, on trouve certaines populations de type carrément individualiste, d'autres de type communautaire. Mais ces cas semblent exceptionnels.

presque partout une osmose entre religion et frontière, l'une portant l'autre. Pour plusieurs auteurs, l'image la plus représentative du front pionnier américain est celle de la petite communauté active, en pleine croissance, responsable de ses affaires et fondamentalement centrée sur la vie de son Église. Il est du reste remarquable que, souvent, ce sont des aspirations à caractère religieux qui ont présidé à la création de ces communautés et leur ont fourni une sorte de creuset. Enfin, en ce qui concerne le ruralisme dont la société canadienne-française aurait fait preuve et qui l'aurait démarquée des sociétés anglophones, il est utile de rappeler les nombreux courants «agrariens» qui ont parcouru l'histoire américaine, le plus connu étant identifié à Jefferson.

Encore une fois, ces remarques ne visent pas à nier les spécificités de la société québécoise, même sur chacun des points qui viennent d'être évoqués. Elles veulent plutôt faire ressortir que les représentations de l'identité ont été construites soit d'une manière très sélective, en amputant ou en amplifiant démesurément, soit sur des a priori dictés par le paradigme nationaliste traditionnel. Dans un cas comme dans l'autre, ce sont des produits de la culture des élites.

5 - LE QUÉBEC RURAL COMME SOCIÉTÉ DE FRONTIÈRE?

Nous soumettons les trois propositions suivantes: a) l'historiographie québécoise a repoussé le modèle de la frontière sans y regarder de près; b) il est important de dissocier ce modèle de l'application qui en a été faite par Turner à la société américaine; c) un regard sur le passé québécois, à partir de ce modèle, aurait sans doute amené les historiens à poser à son sujet des questions qui ont été pour une bonne part esquivées.

A - Le rejet du modèle

Le modèle de la frontière a pénétré assez largement l'historiographie canadienne-anglaise⁴⁴. Des historiens anglophones ont même à quelques reprises proposé une interprétation de la Nouvelle-France en s'en inspirant. Mais l'exercice n'a jamais tenté aucun francophone. Le fait mérite attention, pour les raisons données plus haut. On peut aller plus loin: les travaux sur le passé de la société québécoise ont rarement manifesté le souci d'intégrer leur objet à la dynamique nord-

⁴⁴ Voir, par exemple, les survols proposés par M. Zaslow et par J. M. S. Careless. Morris Zaslow, «The Frontier Hypothesis in Recent Historiography», *The Canadian Historical Review*, 29 (1948): 153-167; J. M. S. Careless, «Frontierism, Metropolitanism, and Canadian History», *The Canadian Historical Review*, 35 (1954): 1-21.

américaine⁴⁵. Jean Blain parle à ce propos d'un «blocage historiographique»⁴⁶. Parmi les historiens des communautés de peuplement au Québec, N. Séguin demeure le seul peut-être à s'être justifié sur ce plan: selon lui, le modèle de la frontière doit être rejeté pour le Saguenay parce que la colonisation n'y a pas donné lieu à des formes collectives originales, différentes de ce qu'on pouvait observer dans la vallée laurentienne⁴⁷. Ce n'est pas le lieu de discuter ici la valeur de l'argumentation; notre but est simplement de faire ressortir que, sauf exception, l'historiographie québécoise a tourné le dos au modèle sans se livrer à un examen critique.

B - La thèse... et le questionnaire

Il est incontestable que l'oeuvre de F. J. Turner présente de nombreuses faiblesses qui ont du reste été signalées à maintes reprises et font maintenant unanimité. Les principales paraissent résider dans:

- la théorie du «safety-valve» (l'ouest en tant qu'exutoire de l'est);
- le déterminisme géographique;
- la sous-évaluation des influences métropolitaines à l'oeuvre sur les fronts pionniers;
- la thèse de la société supérieure, fondée sur les valeurs associées à la frontière;
- la thèse de l'effet culturel unificateur, contredite par la survivance de la diversité ethnique aux États-Unis;
- les inférences simplistes sur l'égalitarisme et l'essor d'une démocratie exemplaire.

⁴⁵ Rappelons cependant trois contributions pionnières qui font exception sous ce rapport: Jacques Boucher, «Les aspects économiques de la tenure seigneuriale au Canada (1760-1854)», Philippe Salomon, Georges Freche, Jacques Boucher, *Recherches d'histoire économique* (Paris, Presses universitaires de France, 1964): 194-198; Denys Delage, «Les structures économiques de la Nouvelle-France et de la Nouvelle-York», *L'Actualité économique*, 46 (1971): 67-118; Albert Faucher, *Québec en Amérique au XIXe siècle. Essai sur les caractères économiques de la Laurentie* (Montréal, Fides, 1973), 247 p. Ce dernier oppose d'une manière très explicite les perspectives «laurentienne» et nord-américaine (notamment, chapitre 5). À ces exceptions, on tenté d'ajouter l'ouvrage de Gustave Lanctot, dir., *Les Canadiens français et leurs voisins du sud* (Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1941), 322 p. Selon son préfacier, le livre vise à faire l'histoire de la région laurentienne «comme partie intégrante de l'évolution du Nouveau Monde». Mais en fait, la perspective comparative en est absente. La moitié des chapitres font valoir la présence canadienne-française dans l'histoire américaine; les autres montrent les influences (politiques, économiques, culturelles...) de la société américaine sur le Québec.

⁴⁶ Jean Blain, «La frontière en Nouvelle-France. Perspectives historiques nouvelles à partir d'un thème ancien», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 25,3 (décembre 1971): 399. Selon le même auteur, «nos historiens ont été insidieusement amenés à faire l'histoire de ce que devait être la Nouvelle-France aux yeux de ceux qui la dirigeaient, plutôt que de ce qu'elle a été dans le jeu complexe des forces qui s'exerçaient dans la vallée du Saint-Laurent» (p. 400).

⁴⁷ Normand Séguin, «Hébertville au Lac Saint-Jean, 1850-1900: un exemple québécois de colonisation au XIXe siècle», *Historical Papers/Communications historiques* (1973): 251-268. «... la région (...) n'a pas été le creuset d'une nouvelle société». Divers facteurs auraient «concouru à faire de la région du Saguenay un prolongement de la société québécoise sans modification significative» (p. 264).

Dépourvée de ces attributs par lesquels Turner croyait rendre compte des caractéristiques de la société américaine, la thèse cède le pas à un modèle d'analyse, à une problématique très riche qui garde toute son actualité dans la mesure où elle suggère une série de questions très pertinentes. En effet, lorsqu'on prend soin d'identifier la frontière à un processus ou à une dynamique collective, le modèle attire d'emblée l'attention sur: a) le phénomène général des transferts massifs de populations vers des espaces inoccupés et b) les effets qui s'ensuivent sur la société qui se crée. Trois ordres de questions se proposent alors. Dans quelle mesure l'inversion du rapport malthusien hommes/terre, combinée à l'éloignement, suscite-t-elle à long terme de nouvelles formes économiques et sociales? Dans ce contexte, comment opère la dérive (faite de continuités et de ruptures) qui va finir par donner naissance à une culture différente, à une nouvelle identité? Dans les cas de migrations exclusives comme celles qui furent à l'origine de la Nouvelle-France et de la Nouvelle-Angleterre, comment se définissent les rapports entre l'ancienne et la nouvelle société?

Ces questions ouvrent la voie à un large éventail de recherches dans lesquelles l'historiographie québécoise s'est déjà engagée. Il est facile d'en montrer la pertinence même à l'échelle interrégionale. Qu'on nous permette de référer ici à trois projets en cours au sein du Centre interuniversitaire SOREP: l'un vise à vérifier l'hypothèse d'une régression dans les techniques agraires, consécutive aux transferts migratoires et aux déplacements du front pionnier; un autre cherche à identifier, dans le même contexte, des signes à la fois de déperdition et de renouvellements culturels dans les pratiques coutumières; le dernier reconstitue les représentations (utopiques en l'occurrence) engendrées par le développement des régions périphériques, sur place et dans la vallée laurentienne⁴⁸.

En tout état de cause et quelles que soient les directions empruntées, il ne s'agit pas de voir si la «frontière» produit partout les mêmes effets, mais dans quelle mesure elle peut créer des différences exprimées dans des itinéraires collectifs plus ou moins spécifiques, et où se situent ces axes de différenciation. En ce sens précis, à cause des questions qu'il aurait permis de poser et que l'historiographie a esquivées, on peut regretter que le modèle de la frontière n'ait pas davantage attiré l'attention au Québec.

⁴⁸ Voir à ce propos Gérard Bouchard, «Sur la dynamique culturelle des régions de peuplement», *Canadian Historical Review*, 68,4 (1986): 473-490; «L'agriculture saguenayenne entre 1840 et 1950: l'évolution de la technologie», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 43,3 (hiver 1990): 353-380; «Une Nouvelle-France entre le Saguenay et la Baie James: un essai de recommencement national au dix-neuvième siècle», *Canadian Historical Review*, 70,4 (décembre 1989): 473-495; aussi, *Rapport annuel (1988-1989)* de SOREP.

C - Pourquoi comparer?

S'agissant plus particulièrement du Québec, le plaidoyer pour des études comparatives dans le cadre nord-américain se justifie de trois façons. En premier lieu, ces études permettraient d'adresser de nouvelles questions au passé. Par exemple: comment s'est construit et nourri le paradigme continuiste et par quels artifices méthodologiques ou autres l'historiographie a-t-elle escamoté l'insertion des réalités québécoises dans leur environnement continental? D'autres questions porteraient: a) sur la culture populaire qui s'est élaborée dans le Québec rural, comme espace de peuplement d'abord, comme espace de débordement ensuite, b) sur la tradition démocratique instaurée dans les communautés pionnières et sur la façon dont elle s'est exprimée dans les institutions officielles, au plan macro-social, c) sur la véritable signification sociale du catholicisme rural, en deçà des calculs, manipulations et querelles de pouvoir qui étaient le lot du haut-clergé, d) sur les formes — le plus souvent discrètes et parfois ouvertes — de refus que la culture populaire opposait à la culture des élites, etc.

Par ailleurs, une plus grande ouverture sur l'historiographie des populations nord-américaines aurait contribué sans doute à une meilleure compréhension des réalités québécoises. Ainsi des historiens ont cru devoir élaborer des explications ad hoc, parfois fantaisistes, pour rendre compte de traits ou de phénomènes qu'ils croyaient bien à tort spécifiques aux Québécois: c'est le cas de la théorie de la revanche des berceaux pour expliquer la fécondité élevée; du modèle messianique et ruraliste pour rendre compte de la colonisation; de la thèse du peuple chrétien au tempérament altruiste et austère pour montrer les racines de traits sociaux et culturels présents dans la majorité des fronts pionniers (formes de solidarités primaires, pauvreté, privations, esprit religieux...); de la théorie du type familial percheron qui aurait rendu possible la reproduction des populations rurales en Nouvelle-France⁴⁹. On peut imaginer encore deux autres profits dont l'historiographie québécoise s'est ainsi privée. D'une part, une perspective comparative nord-américaine aurait favorisé l'éveil d'une conscience critique, d'abord dans la pratique scientifique, et peut-être aussi dans la culture elle-même; il est permis de penser que, dans ce contexte, le paradigme identitaire traditionnel aurait été contraint à des amendements substantiels. D'autre part, une osmose méthodologique se serait inévitablement produite, contribuant à accélérer l'accréditation de l'histoire sociale au Québec. Pensons ici au courant scientifique inauguré par J. C. Malin⁵⁰ et dont les orientations étaient tout à fait parallèles à celles qui

⁴⁹ Léon Gérin, «L'habitant de Saint-Justin».

⁵⁰ James C. Malin, *The Grassland of North America: Prolegomena to Its History* (Kansas, James C. Malin, 1947); *On the Nature of History: Essays About History and Dissidence* (Ann Arbor, J. W. Edwards, 1954).

ont caractérisé l'histoire sociale des *Annales ESC* en France: à la différence qu'elles étaient directement articulées à la problématique des sociétés neuves, et ce d'une manière beaucoup plus raffinée que chez Turner. Chez Malin, deux traits sont à signaler en particulier. C'est d'abord l'accent mis en priorité sur les acteurs sociaux, sur l'expérience humaine quotidienne aux prises avec son environnement physique et social («history from bottom up»). C'est ensuite l'avant-gardisme méthodologique dont Malin a fait preuve en recourant aux sources nominatives et au jumelage de données⁵¹. Aussi bien, ces contributions pionnières ont inspiré d'importants travaux d'histoire sociale qui ont été relativement peu diffusés toutefois dans le Québec francophone⁵².

Enfin, une plus grande ouverture de l'histoire rurale sur les réalités et courants scientifiques nord-américains aurait été utile dans l'intérêt même du paradigme nationaliste⁵³. En définissant la société québécoise comme différente a priori, l'historiographie s'enlevait la possibilité de reconnaître précisément en quoi et dans quelle mesure elle était différente. Elle se condamnait en même temps à un discours identitaire nourri largement de contenus idéologiques, sinon mythiques. C'est pourquoi un itinéraire inverse s'impose désormais: parcourir le terrain des similitudes pour mieux cerner les véritables différences⁵⁴.

⁵¹ Voir, par exemple, J. C. Malin, «The Turnover of Farm Population in Kansas», *Kansas Historical Quarterly*, 4 (1935): 339-373. On pourrait évoquer encore la notion très riche de «field theory» comme substitut à l'analyse causale platement déterministe (James C. Malin, *On the Nature of History*, 66-89).

⁵² Parmi les principaux disciples, mentionnons F. L. Owsley, A. G. Bogue, S. P. Hays, R. R. Dykstra, M. Curti.

⁵³ Le cadre de cet essai contraint à des raccourcis peut-être gênants. À strictement parler, l'historiographie québécoise n'a pas été complètement fermée aux influences scientifiques américaines. Mais précisément, ces emprunts étaient sélectifs, venaient alimenter le paradigme de la société récalcitrante, restée attachée à des formes collectives archaïques. Les exemples des anthropologues américains Horace Miner et Everett C. Hughes sont particulièrement frappants à cet égard. De même, le fait que des chercheurs comme Frégault et Barbeau aient reçu une partie de leur formation méthodologique aux États-Unis n'entraîne pas nécessairement qu'ils aient emprunté aux paradigmes de la science historique américaine.

⁵⁴ Un exemple parmi plusieurs autres, tiré de la géographie: le rang est souvent présenté comme une forme socio-culturelle spécifique au Québec; mais on sait maintenant qu'il a aussi été implanté en Nouvelle-Angleterre par les Britanniques et les Hollandais (voir Louis-Edmond Hamelin, «L'habitat rural aligné au Canada, hypothèse de son origine européenne»). Une enquête approfondie ferait voir sans doute les similitudes et les différences non seulement au plan strictement géographique mais surtout au plan social, en révélant des types d'articulations et de structures. Même chose pour la technologie agraire, les pratiques coutumières, les systèmes d'échange, etc. De ce point de vue, les enquêtes comparatives conduites par F. Lewis, M. McInnis et par J. McCallum constituent d'heureux précédents. F. Lewis, M. McInnis, «The Efficiency of the French Canadian Farmer in the Nineteenth Century», *The Journal of Economic History*, 40 (1980): 497-514; J. McCallum, *Unequal Beginnings, Agricultural and Economic Developments in Quebec and Ontario until 1870* (Ottawa, Institut Canadien de Politique économique, 1980), 157 p.

CONCLUSION

Ces différences existent bel et bien, mais il vaut mieux les rechercher dans les dynamiques collectives et dans les structures que dans les institutions et les traits, définis simplement par référence à la morphologie sociale ou culturelle — en faisant cependant exception de la langue, bien sûr. Nous soumettons, uniquement à titre d'illustrations, quatre directions (parmi d'autres) par rapport auxquelles la société rurale québécoise semble s'être démarquée de ses voisines⁵⁵:

- À cause de modèles d'immigration très contrastés (en particulier durant le XIXe siècle), la société québécoise s'est constituée comme entité relativement homogène, pendant que ses voisines se caractérisaient par une très grande hétérogénéité. Sur le plan de l'évolution sociale, ces conditions démographiques ouvraient deux voies contraires: dans le premier cas, le problème du changement dans la longue durée se posait en termes de différenciation collective; dans l'autre, le défi consistait dans l'établissement de consensus, dans la recherche d'une cohésion sociale minimale au-delà des divergences culturelles.
- Le rapport antinomique durable évoqué plus haut entre l'univers culturel des élites et celui des classes populaires au Québec ne paraît pas avoir eu son équivalent en Amérique du Nord, et surtout aux États-Unis où la culture de la frontière a davantage investi la culture nationale.
- Si la vie religieuse a joué un rôle essentiel de part et d'autre, elle a accusé aussi des spécificités importantes, d'abord sous le rapport du fractionnement et de la décentralisation, ensuite sur le plan de l'intégration à la dynamique macro-sociale. À peu près réussie aux États-Unis, dans la mesure où la religion y a soutenu le développement des collectivités en s'associant à la vie démocratique, cette intégration a pour ainsi dire échoué au Québec où elle s'est surtout soldée par du paternalisme, une gestion autoritaire et une censure qui ont plutôt inhibé la culture populaire.
- Le peuplement des États-Unis a donné lieu à un mythe fondateur, c'est-à-dire à la formulation d'un nouveau projet collectif articulé à une nouvelle identité⁵⁶. Ce discours de re-commencement national n'a pas réussi à prendre racine au Québec. En effet, dans le discours de la plupart de ses dirigeants, de ses intellectuels et en particulier de ses historiens jusqu'en 1960-1970, la société québécoise n'a jamais été instituée et célébrée comme société neuve, différente

⁵⁵ Dans une large mesure, on pourrait sans doute étendre la portée des énoncés à l'ensemble du Québec.

⁵⁶ À ce propos, voir M. Élise Marienstras, *Nous le peuple. Les origines du nationalisme américain* (Paris, Gallimard, 1988), 479 p.

de ses devancières et en rupture avec elles, ouverte à une destinée à inventer par elle-même⁵⁷. Bien au contraire, dès sa naissance, elle s'est reconnu des filiations, des traditions et des fidélités qui lui ont tenu lieu de redéfinition⁵⁸. Une mythologie de la conservation et de la continuité — de Dollard à Jean Rivard — a remplacé celle des re-commencements.

De même que la société québécoise présente sans aucun doute des spécificités dans le contexte nord-américain, des éléments de continuité ont certainement pu être maintenus entre la France et le Québec d'aujourd'hui. Mais, en les postulant d'emblée et en s'employant trop vigoureusement à leur promotion, l'historiographie traditionnelle les a détachés de leur réalité, si bien qu'en très grande partie, ils sont eux aussi à redécouvrir.

Pour résumer, jusque dans les années 1960-1970, l'histoire du Québec rural a été écrite dans la perspective de la culture élitiste, qui avait tout à craindre de l'américanité. Elle doit être désormais réécrite — le travail est du reste commencé — dans un esprit de synthèse, en y intégrant la perspective de la culture populaire, traditionnellement beaucoup plus ouverte aux réalités nord-américaines. La connaissance du Québec comme société spécifique a tout à y gagner; l'inventaire de ses ressemblances avec ses voisins devrait en effet conduire à une perception plus juste et plus réaliste de ses différences. Au total, l'enquête historique comparative trouve ici un double terrain d'action, l'un orienté vers l'Europe et l'autre vers l'Amérique, en même temps qu'une occasion de contribuer directement à la culture qui se fait.

En terminant, les lecteurs et lectrices auront compris qu'il s'agissait dans cet article de mettre en place les principaux repères d'une argumentation qui en est encore au stade préliminaire. La suite de la recherche devra bien évidemment introduire des nuances, des précisions et des développements qui n'ont pu trouver place ici.

⁵⁷ Le projet des Patriotes de 1837-1838 faisait peut-être exception, mais il a avorté.

⁵⁸ Le Chanoine Groulx est encore une fois le plus pur représentant de cette tendance; par exemple: «Que voulez-vous? Il y a telle chose que la continuité historique, cette capitalisation des travaux des ancêtres, qui n'admet point... de solution de continuité, pas plus que le moindre vivant ne peut, sans grave danger, subir arrêt en son processus vital». Lionel Groulx, *L'histoire du Canada français: son enseignement* (Montréal, Fondation Lionel-Groulx, 1961), 2-3.